

Réponses à l'enquête de la revue Monde sur la littérature prolétarienne

CLT, Numéro 47, janvier 1992.

En août 1928 la revue Monde, animée par Henri Barbusse, prétextant la confusion qui régnait sur cette question, lançait une grande enquête sur la "littérature prolétarienne". Monde formulait deux questions à l'adresse des écrivains :

"1. Croyez-vous que la production artistique et littéraire soit un phénomène purement individuel ? Ne pensez-vous pas qu'elle puisse ou doive être le reflet des grands courants qui déterminent l'évolution économique et sociale de l'humanité ?

2. Croyez-vous à l'existence d'une littérature et d'un art exprimant les aspirations de la classe ouvrière ? Quels en sont, selon vous, les principaux représentants ?"

La majorité des nombreuses réponses qui sont parvenues et que la revue a publiées n'ont guère dissipé la confusion et apporté de la clarté dans le débat. Nous renvoyons nos lecteurs à l'excellente étude qu'en a faite Jean-Pierre Morel dans son ouvrage *Le roman insupportable*. (1)

Nous avons choisi de publier les réponses de ceux qui, à un moment ou à un autre, ont été proches des idées de Trotsky (Breton, Péret, Serge) ou qui, sur le plan pratique lui ont apporté leur collaboration (Parijanine, Poulaille). Trotsky s'est exprimé lui-même sur la question de manière magistrale dans *Littérature et Révolution* qui n'a été traduit et publié en France qu'en 1964. Seule la revue *Clarté* en avait recueilli des fragments que nous publions également dans ce dossier. La lecture des réponses à 1' enquête de Monde ne manque pas d'intérêt en regard du texte de Trotsky.

Les réponses sélectionnées :

André Breton

Assurément, il en va de la production artistique et littéraire comme de tout phénomène intellectuel en ce sens qu'il ne saurait à son propos se poser d'autre problème que celui de la souveraineté de la pensée. C'est dire qu'il est impossible de répondre à votre première question par l'affirmative ou la négative et que la seule attitude philosophique observable en pareil cas consiste à faire valoir la contradiction (qui existe) entre le caractère de la pensée humaine que nous nous représentons comme absolue et la réalité de cette pensée en une foule d'êtres humains individuels à la pensée limitée; c'est là une contradiction qui ne peut être résolue que dans le progrès infini, dans la série au moins pratiquement infinie des générations humaines successives. En ce sens, la pensée humaine possède la souveraineté et ne la possède pas ; et sa capacité de connaître est aussi illimitée que limitée. Souveraine et illimitée par sa nature, à vocation en puissance, et quant à son but final dans l'histoire; mais sans souveraineté et limitée en chacune de ses réalisations et en l'un quelconque de ses états. (Engels : *La Morale et le Droit, Vérités éternelles*) Cette pensée dans le domaine où vous me demandez d'en considérer telle expression particulière, ne peut qu'osciller entre la conscience de sa parfaite autonomie et celle de son étroite dépendance. De notre temps la production artistique et littéraire me paraît tout entière sacrifiée aux besoins que ce drame, au bout d'un siècle de philosophie et de poésie vraiment déchirantes (Hegel, Feuerbach, Marx, Lautréamont, Rimbaud, Jarry, Freud, Chaplin, Trotsky), a de se dénouer. Dans ces conditions, dire que cette production peut ou doit être le reflet des grands courants qui déterminent l'évolution économique et sociale de l'humanité serait porter un jugement assez vulgaire, impliquant la reconnaissance purement circonstancielle de la pensée et faisant bon marché de sa nature foncière tout à la fois inconditionnée et conditionnée, utopique et réaliste, trouvant sa fin en elle-même et n'aspirant qu'à servir, etc; je ne crois pas à la possibilité actuelle d'existence d'une littérature ou d'un art exprimant les aspirations de la classe ouvrière. Si je me refuse à y croire, c'est qu'en période prérévolutionnaire l'écrivain ou l'artiste, de formation nécessairement bourgeoise, est par définition inapte à les traduire. Je ne nie pas qu'il puisse s'en faire une idée et que, dans des conditions morales assez

exceptionnellement remplies, il soit capable de concevoir la relativité de toute cause en fonction de la cause prolétarienne. J'en fais pour lui une question de sensibilité et d'honnêteté. Il n'échappera pas pour cela au doute remarquable, inhérent aux moyens d'expression qui sont les siens, qui le force à considérer, en lui-même et pour lui seul, sous un angle très spécial, l'œuvre qu'il se propose d'accomplir. Cette œuvre pour être viable, demande à être située par rapport à certaines autres déjà existantes et doit ouvrir, à son tour, une voie. Toutes proportions gardées, il serait aussi vain de s'élever par exemple, contre l'affirmation d'un déterminisme poétique, dont les lois ne sont pas impromulgables, que contre celle du matérialisme dialectique. Je demeure, pour ma part, convaincu que les deux ordres d'évolution sont rigoureusement semblables et qu'ils ont, de plus, ceci en commun qu'ils ne pardonnent pas. De même que les prévisions de Marx, en ce qui concerne presque tous les événements extérieurs survenus de sa mort à nos jours, se sont montrés justes, je ne vois pas ce qui pourrait infirmer une seule parole de Lautréamont, touchant aux événements qui n'intéressent que l'esprit. Par contre, aussi fausse que toute entreprise d'explication sociale autre que celle de Marx, est pour moi tout essai de défense et d'illustration d'une littérature et d'un art dits "*prolétariens*" à une époque où nul ne saurait se réclamer de la culture prolétarienne, pour l'excellente raison que cette culture n'a pu encore être réalisée, même en régime prolétarien.

« Toutes les vagues théories sur la culture prolétarienne, conçues par analogie et par antithèse avec la culture bourgeoise, résultent de comparaisons entre le prolétariat et la bourgeoisie, auxquelles l'esprit critique est tout à fait étranger. Il est certain qu'un moment viendra dans le développement de la société nouvelle, où l'économie, la culture, l'art, auront la plus grande liberté de mouvement - de progrès. Mais nous ne pouvons-nous livrer sur ce sujet qu'à des conjectures fantaisistes. Dans une société qui se sera débarrassée de l'accablant souci du pain quotidien, où les blanchisseries communales laveront le bon linge de tout le monde, où les enfants bien nourris, bien portant et gais, absorberont les éléments de la science et de l'art comme l'air et la lumière du soleil, où il n'y aura plus de "bouches inutiles", où l'égoïsme libéré de l'homme - puissance formidable - ne tendra qu'à la connaissance, à la transformation et à l'amélioration de l'univers, - dans cette société le dynamisme de la culture ne sera comparable à rien de ce que nous connaissions par le passé. Mais nous n'y arriverons qu'après une longue et pénible transition, qui est encore toute devant nous »

Trotsky. "*Révolution et Culture*", Clarté, 1er novembre 1923).

Ces admirables propos me semble faire Justice, une fois pour toutes, de la prétention des quelques fumistes et des quelques roublards qui se donnent aujourd'hui en France, sous la dictature Poincaré, pour des écrivains et des artistes prolétariens, sous prétexte que, dans leur production, tout n'est que laideur et que misère, de ceux qui ne conçoivent rien au-delà de l'immonde reportage, du monument funéraire et du croquis de baigneur, qui ne savent qu'agiter sous nos yeux le spectre de Zola, Zola qu'ils "*fouillent*" sans parvenir à rien lui soustraire et qui, abusant ici, sans vergogne, tout ce qui vit, souffre, gronde et espère, s'opposent à toute recherche sérieuse, travaillent à rendre impossible toute découverte, et sous couleur de donner ce qu'ils savent être irrecevable : l'intelligence immédiate et générale de ce qui se crée, sont, en même temps que les pires contempteurs de l'esprit, les plus sûrs contre-révolutionnaires.

Monde, 14, 9 septembre 1928

Maurice Parijanine

De toute évidence, toute production humaine - et non pas seulement artistique ou littéraire - est un phénomène complexe d'échanges entre individus et collectivités. Rien n'a jamais été créé par les hommes que l'on puisse dire "*purement individuel*". Et d'autre part, les collectivités ne prennent conscience de leur volonté et de leur puissance créatrice que dans les œuvres plus ou moins nettement individualistes, quand bien même celles-ci resteraient sous le signe de l'anonymat. Avant de créer, il faut

"être créé" et le milieu qui nous a fait nous transforme un peu tous les jours ; ce qui fournit de lui-même l'individu, c'est, si j'ose dire, la digestion des nourritures collectives ;

Pendant des siècles, l'histoire des œuvres humaines, - de tout ordre, - a été conçue à l'avantage presque exclusif des individus : rois, capitaines, réformateurs, théologiens, philosophes, poètes, artistes, savants, etc.. Il a fallu des esprits supérieurs pour détruire cette mauvaise méthode. Ils se sont trouvés dans divers mondes. Certains ont poussé trop loin, ils ont pris l'autre extrémité (Tolstoï parlant de Napoléon et d'autres chefs de guerre), Taine, après Sainte-Beuve, a marqué plus exactement le milieu, il a replacé les créateurs de valeurs dans leur société, dans leur époque, dans leur climat, c'est - à - dire dans leur ambiance collective. Marx complète cette théorie, la rend plus pénétrante, en démontrant l'existence dans les valeurs sociales de valeurs de classe qui se distinguent les unes des autres au point d'être irréductibles.

J'entends souvent des marxistes qui affectent de dédaigner les valeurs individuelles. J'ai toujours senti qu'ils jouaient au rigorisme, avec une sincérité d'enfants. Ils ne voient pas combien ils sont en contradiction avec eux-mêmes, enthousiastes de grands individus, comme Marx, Lénine, Trotsky, Jaurès, Boukharine, et d'autres instructeurs de la classe ouvrière.

La mode, dans l'autre classe, est d'affirmer l'autonomie du talent ou du "*génie*" personnel, tromperie encore.

En art, en littérature, comme dans toute création, le collectivisme pur, comme l'individualisme pur, est un mensonge plus ou moins conscient.

La production artistique et littéraire n'a pas le "*devoir de refléter les grands courants qui déterminent l'évolution économique et sociale de l'humanité*".

Elle n'a pas ce "*devoir*" parce qu'il lui est impossible de faire autre chose, même quand elle se ravale à dix étages au-dessous du médiocre. Un roman pornographique bien fait est de même signification au point de vue social, qu'une cantilène liturgique de M. Paul Claudel, ou qu'un poème hermétique de M. Paul Valéry. Les uns et les autres expriment les inspirations et aspirations variées, souvent opposées en apparence, mais toujours combinées en définitive dans l'expérience du monde commun qui leur a donné naissance. Ni l'art le plus abstrait (musique, peinture moderne) ni les lettres (traduction de l'idée sensibilisée) n'échappent à la loi générale, et c'est une loi sociale, c'est, dans la phase actuelle de l'histoire, une détermination de classe. Non seulement la production artistique évolue sous l'influence d'une économie collective, mais en vertu de la loi de l'échange qui régit toute production, elle donne à son "*consommateur*", au groupe qu'elle veut atteindre par quelque point, la conscience de lui-même et de sa destinée véritable ou illusoire.

Faut-il conclure que toute classe, tout groupe humain, a toujours en tout temps, en tout lieu, son expression artistique et littéraire ?

Non. Ce serait abuser de la vérité. Ce serait ignorer un autre vérité. Un milieu social peut parfaitement évoluer, pendant de très longues périodes, sans aucun besoin d'art particulier, sans le secours d'une littérature à lui, en se satisfaisant d'une esthétique étrangère dont il prend que ce qu'il peut et veut accepter. Dans la période historique que nous traversons, le prolétariat a bien d'autre chose à faire que de s'extérioriser par des statues, des tableaux et des romans. Ceci n'implique aucune condamnation pour les artistes qui ont l'intention louable de servir, avec leurs moyens individuels, la cause de cette grande collectivité des travailleurs. Ces artistes jouent incontestablement un rôle très important dans l'évolution générale de la civilisation et dans ses révolutions. Cela ne prouve pas qu'ils représentent vraiment l'esprit profond de la classe à laquelle ils se dévouent. De même, dans l'autre sens, ce que nous appelons très justement "*l'art bourgeois*" n'est nullement justifié dans ses pires manifestations, bien qu'il plaise

souvent à la classe ouvrière. Cela montre seulement que celle-ci n'a pas pleinement conscience d'elle-même, ou que, ressentant un besoin qu'elle n'est pas capable encore de satisfaire, elle se résigne à prendre les distractions qui lui sont offertes. En d'autres époques, le monde ouvrier a produit les témoignages de ses croyances par des créations splendides, anonymes ou signées. Actuellement, il s'agit sur un autre plan que celui de la représentation imagée, il transforme les lois politiques et économiques, et c'est en ce domaine qu'il s'affirme supérieur au vieux monde, grâce à des génies individuels qu'il inspire.

La fameuse question de "*l'art prolétarien*" s'est posée en Russie dès le début de la Révolution d'octobre, et elle a constamment été débattue depuis, avec une étrange fureur. C'est une question très compliquée, parce que nous n'avons pas de modèle du véritable artiste prolétarien, et donc aucune idée juste de ce qu'il peut être, tandis que nous nous représentons parfaitement l'artiste bourgeois, qui est dans tous les pays légion. A quel critérium soumettre le problème ? Doit-on considérer les origines prolétariennes de l'artiste ? Ou ses intentions, sa bonne volonté, son ardeur, ses sacrifices, les services qu'il a rendus ? Hélas ! tout cela en est vain, non en pratique, certes, mais en regard des profondeurs inexplorées et inexprimées. "*Compagnons de route*", disent les révolutionnaires de leurs meilleurs artistes. Et les prolétaires qui écrivent ou qui peignent ne répondent pas non plus à leurs exigences, parce qu'ils étudient de trop près encore les traditions d'un art antérieur (il y a donc, pourtant, de nouvelles exigences.)

Chez nous, en France, il existe sans doute une littérature et un art qui expriment quelques-unes des aspirations de la classe ouvrière, mais bien superficiellement. Là-dessus nos jugements sont très relatifs. Nous souhaitons tellement ce quelque chose que nous en adoptons avec enthousiasme les précaires apparences.

Ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'en littérature nous avons des hommes étroitement liés avec la cause du prolétariat et qui lui sont remarquablement utiles.

Les restrictions que je viens de faire, selon ma conviction, m'empêchent de citer un seul de ceux auxquels je pense, car je ne voudrais pas qu'ils s'imaginent diminués ou offensés. Ils sont les bons ouvriers de leur temps.

Benjamin Péret

1. - Il ne saurait en être autrement. La caractéristique de génie est de refléter dans une très faible mesure ces "*grands courants*" dont vous parlez et, en même temps, de projeter dans tous les sens des lueurs incendiaires.

2. - Dans l'état actuel des choses, je pense que la littérature prolétarienne ne peut pas exister. Le prolétariat qui seul peut la créer a présentement autre chose à faire que d'écrire. Le souci de sa libération le domine. Il va sans dire que je ne considère pas ceux qui se réclament de cette conception comme des hommes sincères. Qu'on n'essaie pas de nous faire croire au "*talent*" d'un Barbusse. Autant en apporte et en remporte la brise empestée qui circule dans les églises et au-dessus des dépotoirs !

Il y a eu Zola que les misérables reporters de l'espèce ci-dessus citée ont traîné au ruisseau sous prétexte de faire encore plus vrai. La littérature prolétarienne aujourd'hui ? Un arrivisme comme un autre. Barbusse n'a pas pu être Paul Bourget et s'en venge comme il peut. Quant aux Istrati, Duhamel, Rictus, Durtain et autres Poulaille rationalisés et rationalisants, laissons-les, voulez-vous, s'intéresser aux mouches qui bourdonnent l'été dans les abattoirs. Leur tour viendra ainsi qu'aux Pierre Hamp dont on sait à quoi lui sert sa "*littérature prolétarienne*". Moyen d'espionnage auprès des organisations ouvrières, moyen d'espionnage qui sert à forcer le tirage de ses livres.

J'ai voulu réserver une place toute particulière au pauvre tuberculeux qui gémit périodiquement en Suisse dans sa boîte à coton, Romain Rolland. Pacifiste retraité qui se plaint de la maigreur squelettique de ses rentes et salue tous les enterrements pour qu'on lui rende bientôt la politesse, exsangue, sans colère, sans âge et sans foi, mais plus français que l'immonde M. Poincaré qui pourtant s'y entend, est-ce là le modèle désespérant qu'on nous propose ?

Tous ces gens-là, bornés, veules, hypocrites laissent à chaque instant dépasser le bout de l'oreille, dans l'espoir de se faire, par l'un ou l'autre, hisser de cette manière à la richesse et aux honneurs.

Tout cela serait parfait et à la juste échelle du régime que nous subissons si leurs contorsions et leurs grimaces de bateleurs, ne servaient pour une grande part à réfréner la colère libératrice du prolétariat qu'ils prétendent guider et représenter.

Monde, 24,17 novembre 1928

Henry Poulaille

Je ne répons qu'à la deuxième question de notre enquête. Aussi bien ceux qui nous répondront esquivent la seconde - et pour cause... Je crois à l'existence d'une littérature et d'un art exprimant les aspirations de la classe prolétarienne. Presque obligatoirement un art est un moyen d'expression et représentatif d'une classe. Jusqu'à maintenant seule la classe oisive a écrit, du moins nous n'avons pu connaître qu'elle dans ce domaine, surtout en France. Trop longtemps, écrire a été un passe-temps et lire un autre. La littérature n'est pas que cela, elle doit tendre à autre chose. Aujourd'hui, moins que jamais, on ne s'en inquiète, mais cela n'a guère d'importance. Des œuvres sont nées ces dernières années qui ont prouvé que germait sur le fumier de la pseudo-culture intellectuelle, propice surtout à l'éclosion des fleurs de serre, des livres d'une autre coloration, d'une vivacité autre. On n'y a pas pris garde encore, mais le fait qu'elles aient pu être imprimées est un indice de la raison d'être de cette nouvelle littérature que représentent ces œuvres.

Littérature, le mot est bien vieux et bien impropre pour elles. Elles en sont si peu dignes si l'on juge de la littérature en considération des lois syntaxiques et autres qui ont cours aujourd'hui encore !

Trop longtemps "*l'art d'écrire*" a suffi. Or écrire est un moyen, non un art, ce que les générations de rats de bibliothèques, de cuistres intellectuels ont (c'était leur intérêt) fait perdre de vue aux lecteurs. C'est au nom de l'art que tant de gloires se font, dont le temps se rit par leur entremise, l'intelligence qui est souvent une manière mondaine d'être imbécile, a remplacé le sentiment. Cet art d'écrire, longtemps le privilège d'une caste d'oisifs ou de parasites, a détourné l'écriture de sa mission. Jusqu'au dix-neuvième siècle, la littérature n'a été qu'une fonction de la distraction d'une classe. Dès que l'art d'écrire s'est démocratisé, il est resté une distraction. Quand un auteur dépassait la limite de certain public, c'était presque toujours par abaissement "*de son talent*" en flattant les bas intérêts de la foule, parce que la foule comptait...ou c'était le fait du génie (plus rare), le cas de Stendhal par exemple, puis de Balzac. Ce fut un des grands mérites du romantisme que d'avoir secoué les écrivains de leur torpeur. C'est le romantisme qui permit le succès de Balzac, celui de Zola, celui aussi, quoique moindre, de Vallès.

Depuis, l'art d'écrire a repris son prestige. On compterait vite les écrivains de gauche comme de droite chez qui il y a autre chose que de l'écriture dans leurs livres, ou quand il y a quelque chose c'est tellement noyé sous l'écriture.

Il y a évidemment Ramuz, Cendrars, Istrati, Roger Martin du Gard, Lucien Fabre, Barbusse, Martinet et de rares autres dont Léon Daudet, pour en venir aux principaux représentants de la littérature

prolétarienne. Quelques noms d'aînés : d'abord Claude-Eugène Le Roy, Philippe Nazzi, Lucie Jean, Chennevière et parmi ceux qui soient encore bien vivants Marguerite Audoux, Guillaumin, André Baillon et ceux qui sont encore plus de de la véritable littérature prolétarienne : Néel Doff, l'auteur de *Jours de famine* et de *Détresse* et de plusieurs autres beaux livres qu'on ne connaît pas; Jean Tousseul, Lucien Bourgeois, l'auteur de *l'Ascension*, Louis Guilloux, l'auteur de *la Maison du Peuple*, les romanciers paysans, Lucien Gachon et Joseph Voisin et parmi les derniers venus, Charles Rochat, Tristan Rémy, l'auteur de *Porte Clignancourt*, Louis Paul, l'auteur de *La Cité*, Francis André.

Ces livres expriment l'aspiration d'une classe et surtout une classe. A l'étranger on connaît des œuvres similaires et là aussi elles parviennent à se faire une voie. Un Leonhard Frank, un Petzold en Allemagne, un Volker en Tchécoslovaquie et il y a des témoignages non moins probants de l'existence d'une littérature prolétarienne aux Etats-Unis, en Espagne et à peu près partout, sans parler de l'URSS où cette littérature est en pleine floraison.

Cette naissance d'une littérature nouvelle, venue de la vie et non des livres, posera avant peu le problème de la création artistique sur son véritable terrain. Et le cinéma est en train de ruiner le vieux préjugé de l' "Art écrit". Il apprend au spectateur à sentir, à reprendre contact directement avec l'objet. Nous sommes à l'aurore d'une époque nouvelle. On peut sourire des pas, comme aveugles, de ceux qui s'aventurent avec leur expérience de la vie, comme principal bagage culturel. Ils sont sur la bonne route. C'est eux qui auront raison. Ils sont peu nombreux encore mais ils seront plus. L'important est qu'il y ait déjà de par le monde quelques-uns de ces vagabonds de la pensée.

Monde, n°19, 11 octobre 1928.

Victor Serge:

1. —La France compte bien une douzaine de millions de prolétaires et n'a pas de littérature prolétarienne. La très grande majorité des prolétaires du monde vivent en dehors de la littérature, comme en dehors de toute culture supérieure. Dans l'état actuel, il crève les yeux que les "*belles lettres*", les "*belles mœurs*", les sciences, les arts sont le patrimoine à peu près exclusif des classes aisés ou riches. On peut parler ensuite du rôle de l'individualité dans la création littéraire et de bien d'autres sujets tout aussi élevés : il n'y a pas de façon plus élégante de se moquer des travailleurs.

Il n'y a pas, il ne peut pas y avoir dans la société capitaliste d'écrivains ouvriers ; l'apprentissage du métier d'écrivain est incompatible avec le travail à l'usine : huit heures par jour pour gagner de quoi vivre médiocrement.

Il n'y a pas et il ne peut pas y avoir de littérateurs écrivant pour les prolétaires, car ceux-ci, en règle générale, n'achètent point de livres. Le livre du jour (12 francs aujourd'hui) est d'un prix inabordable pour la majorité des travailleurs. On n'écrit donc que pour les classes moyennes ou riches. Les littérateurs ne font en définitive que divertir les gens bien nourris. Sans doute n'ont-ils guère conscience de ce fait, mais peu importe !

Il y a des littérateurs—parfaitement bourgeois ou petits-bourgeois du reste—qui exploitent avec succès les sentiments de la rue. Ils mettent quelquefois en scène le prolétaire. Ils peuvent être de quelque utilité au prolétariat ; ils ne font beaucoup plus souvent que lui inoculer les façons de sentir et de penser de la bourgeoisie radicale.

Il y a des littérateurs affiliés au parti communiste ou sympathisant avec le mouvement ouvrier. Leurs œuvres n'en sont pas moins, à de rares exceptions près, infiniment étrangères au prolétariat, car il n'est pas de libération plus difficile que celle de l'intelligence et de la culture. Sensibilité, pensée, talent, modes d'expression, les intellectuels sont formés par la culture bourgeoise : même ralliés à la classe ouvrière,

même conscients de la captivité intérieure, ils ne peuvent s'y soustraire. Leur conscience politique est alors en avance sur leur nature profonde d'artistes. En URSS, dix ans après la révolution d'Octobre, les influences culturelles du passé prévalent encore dans la littérature. Les œuvres les plus marquantes parues cette année (Maxime Gorky, *Vie* de Klim Samguine; Constantin Féline, *Les Frères*) ne sont nullement prolétariennes.

2.—La classe ouvrière prenant conscience d'elle-même a pourtant ses façons propres de sentir, de comprendre la vie, de souffrir, de rire et de combattre ; elle a sa façon de considérer la société, l'Etat, les lois, le travail, la famille ; elle a, en un mot, sa conception du monde et sa mission historique. Tout cela n'a été jusqu'à présent exprimé que dans une faible mesure à des fins politiques dans la lutte de classes. On conçoit très bien une littérature qui exprimerait ce sentiment prolétarien de la vie. Elle trouverait parmi les travailleurs un public restreint; elle n'enrichirait pas ses auteurs; elle serait en revanche autrement puissante et féconde que celle qui va, d'alcôves en divans, de Bourget à Morand ! Une littérature prolétarienne est possible. Dans les pays capitalistes, elle pourrait être l'œuvre d'écrivains assez profondément ralliés au prolétariat révolutionnaire pour vivre de sa vie (ces écrivains forcément exceptionnels auraient du reste souvent mieux à faire que d'écrire des romans... Notons ce cercle vicieux.)

Dans les pays soviétiques où elle a fait ses débuts, elle est l'œuvre des jeunes prolétariens devenus des intellectuels (ou, si l'on préfère, de jeunes intellectuels sortis du prolétariat).

Des écrivains étrangers au prolétariat expriment parfois en certaines œuvres ou en certaines pages un sentiment, une conception de l'homme et de la vie très proche de celle qu'entrevoit le prolétariat en marche. Il arrive même que des écrivains non communistes l'expriment dans une mesure infiniment plus grande que des écrivains affiliés à notre parti. Ainsi *Le Bal des Aveugles* de Vaillant-Couturier appartient, par l'individualisme sentimental et sensuel qui s'y révèle à chaque page, à la littérature la plus étrangère qui soit. Par contre, des œuvres récentes de René Arcos, Autrui, de D. Braga, *50 000* de Luc Durtain, *40e étage*, de Panaït Istrati, *Codine*, sont imprégnées à un degré appréciable d'idées et de sentiments qui ne triompheront qu'avec le prolétariat : sentiments de la vie collective (il n'est pas vrai que l'homme soit seul), joie de vivre dans l'effort sain et la lutte, rapport entre l'homme et la civilisation mécanique.

Je ne résiste pas au désir de nommer ici, au même titre, deux grands Américains: Sinclair Lewis, qui a admirablement montré dans *Babbitt* le bourgeois moyen des Etats-Unis mûri dans l'impasse de son opulente civilisation technique; et John Dos Passos qui, dans *Manhattan Transfer*, donne une puissante impression du dynamisme social. (Et il ne faudrait pas oublier les précurseurs tels que Whitman, Zola, Verhaeren...)

3.—Le même problème se pose en régime de dictature du prolétariat sous des aspects quelque peu différents. Y aura-t-il une culture prolétarienne ? La culture est une œuvre des classes dominantes réalisée en des siècles, en des décades tout au moins. Mais le prolétariat travaille à l'abolition des classes sociales. Tant que la lutte continue que les nécessités de la guerre des classes absorberont toutes ses énergies. L.Trotsky a fort bien exposé ces questions dans un livre qui n'a malheureusement pas été traduit en français, *Littérature et Révolution* : "Au fond, la dictature du prolétariat n'est pas l'organisation de la société nouvelle, production et culture, c'est un régime de combat révolutionnaire pour la société nouvelle". Le prolétariat ne peut, dans ces conditions, qu'adapter plus ou moins à ses besoins la culture bourgeoise. Quand la lutte aura cessé, la division de la société en classe(s) abolie, il n'y aura plus de prolétariat. La nouvelle culture naissante sera vraiment humaine. Ce n'est donc que dans un sens restreint qu'il est possible de parler de culture et de littérature prolétariennes.

Monde, n° 22, 3 novembre 1928.